

ENTRETIEN « Villa Vortex », son nouveau roman, est une vision apocalyptique de l'Occident

Dantec : « Je n'ai rien à dire à la néobourgeoisie de gauche »

Depuis dix ans, avec trois romans-fleuves (*La Sirène rouge*, *Les Racines du mal* et *Babylone Babies*), Maurice G. Dantec a conquis un public fidèle et une solide réputation de romancier culte.

C'est avec la publication, entre 1999 et 2001, des deux tomes de son journal (*Le Théâtre des opérations* et *Laboratoire de catastrophe générale*) chez Gallimard dans la collection *Blanche* que les critiques l'ont catalogué « esprit rebelle des lettres françaises ».

Aujourd'hui, Dantec revient avec *Villa Vortex*, un formidable roman noir de 820 pages, dont il s'est vendu 35 000 exemplaires en dix jours. De passage à Paris, l'auteur de *La Sirène rouge*, qui vit maintenant avec sa petite famille à Montréal, a reçu *Le Figaro*.

Propos recueillis par Olivier Delcroix

LE FIGARO. – L'universitaire Daniel Lindenberg vous a rangé parmi les « nouveaux réactionnaires ». Votre réaction ?

Maurice G. DANTEC. – A la limite, cela pourrait flatter ma coquetterie catholique. Être comparé à Léon Bloy, c'est toujours très flatteur. Cela m'amuse de voir mes livres déclencher une certaine panique dans la néobourgeoisie de gauche. Mais je n'ai rien à dire à ces gens-là.

Ne vous exposez-vous pas à ce genre de critique en utilisant vos personnages comme des porte-parole de vos thèses ?

Je pense qu'un personnage de roman est inévitablement porte-parole de son auteur. S'il ne dit rien de sa vision du monde ou de ses engagements – bons ou mauvais –, alors l'auteur n'a plus aucune raison d'écrire de livre. Au début du XXI^e siècle, il me semble difficile de mettre en scène des personnages qui ne



Maurice G. Dantec : « Pour moi, *Villa Vortex* est aussi une parabole sur la création du monde, celle de l'homme, sur la chute, sur la Genèse. » (Photo Martine Archambault/Le Figaro.)

portent pas la parole d'aujourd'hui. Malgré tout, on peut le faire. Christine Angot, par exemple, le fait... Actuellement, il existe une coupure de plus en plus nette entre l'intellectuel qui prend des positions et l'écrivain qui « fait de la littérature ».

On pourrait citer des écrivains engagés comme Berl, Brasillach, Aragon, Drieu la Rochelle ou Céline. En cherchant un peu, on trouve même des Voltaire, des Hugo, Orwell, Huxley... Tous ont fait la démonstration qu'ils étaient de grands romanciers et en même temps ils ont pris position sur les événements de leur temps.

Jusqu'en 1968 *grosso modo*, il paraissait naturel pour un écrivain de s'engager. Bizarrement, l'arrivée au pouvoir de Mitterrand et des anciens gauchistes a coïncidé avec un retour au roman psychologique et intimiste. Un roman assez néoconservateur, si on y regarde de plus près. La littérature française actuelle est peuplée de Paul Bourget et de Paule Bourgette.

Depuis *La Sirène rouge*, vos livres ont toujours eu l'ambition d'être des « big bang romanesques ». N'avez-vous pas trouvé un formidable motif avec les deux « big bang politiques » que sont la chute du mur de Berlin et la chute des Twin Towers pour écrire votre nouveau roman ?

Pour moi, *Villa Vortex* est aussi une parabole sur la création du monde, celle de l'homme, sur la chute, sur la Genèse. J'y

ai introduit beaucoup de théologie. Quant au terme « big bang romanesque », oui, c'est un bon résumé de ma conception du roman. Partir d'un point de singularité jusqu'à parvenir à un niveau d'expansion quasiment infini.

Pourquoi avoir situé *Villa Vortex* précisément entre ces deux événements ?

Bizarrement, il m'est apparu qu'au-delà des événements politiques qu'elles symbolisaient, ces deux bornes historiques formaient une figure, j'oserais dire, esthétique. Ces deux effondrements ont également correspondu à l'ouverture d'un abîme : la chute du mur de Berlin a correspondu au déclenchement de la guerre en ex-Yougoslavie et celle du World Trade Center à la nouvelle guerre mondiale.

D'où vous vient cette fascination pour la chute ?

Je ne crois pas du tout au progrès. C'est une notion qui m'est étrangère depuis longtemps. Je peux croire au progrès de la technique, mais pas au progrès social. Sur ce plan-là, la France de Charlemagne me semble infiniment supérieure à celle de Chirac. A tous points vue, d'ailleurs. Je pense même qu'un serf avait plus de liberté que n'importe quel universitaire vaseux du type Lindenberg. Et au moins il y avait la liberté de la foi. Aujourd'hui, on se dit libre, mais, étant donné qu'il n'y a plus de foi, il n'y a donc plus la liberté de la foi, donc plus de liberté du tout.

En vous lisant, on découvre une sorte de catholicisme sauvage. Voilà une chose nouvelle au cœur des romans univers de Dantec. Comment cela vous est-il venu ?

C'est venu discrètement sans que je m'en rende compte. Au départ, comme je suis issu d'une famille communiste, donc athée, un certain nombre de pré-supposés ont gouverné mon éducation. Quoique ma mère d'origine bretonne, convertie au communisme par la force des choses à la fin de la Seconde Guerre mondiale, soit progressivement revenue à une sensibilité chrétienne. Quant à moi, j'ai découvert et lu la Bible à l'âge de 21 ans ! Un auteur comme Philip K. Dick avec sa *Trilogie divine* a également ensemencé ma foi.

Que représente le catholicisme pour vous ?

Mon catholicisme, c'est celui du Christ, de saint Paul, de saint Jean, des pères de l'Église : Tertullien, Origène, saint Hilaire, saint Athanase... tous ceux qui, entre 0 et 600, ont bâti le corpus chrétologique. Je ne me reconnais pas dans le pseudo-catholicisme actuel avec ses paroissiens bon teint qui vont aux JMJ avec un tee-shirt « I love Jesus » et jouent de la musique folk sur les marches des églises.

Deux livres de Maurice G. Dantec : *VILLA VORTEX* Gallimard, 24 €, *PÉRIPHÉRIQUE* Flammarion, 19 €.

DOCUMENT L'écrivain et scénariste publie ses souvenirs

Remo Forlani, dans l'ombre des grands

Sébastien Le Fol

C'est l'histoire d'un grand échafaud qui voulait devenir Prévert ou rien. Romancier (*La Déglingue*, *Emile à l'hôtel*), homme de théâtre (*Lundi, monsieur vous serez riche*, *Grand-Père*), dessinateur (*Dépêchons-nous pour les bonnes choses*, *Du bon usage des chats*), pamphlétaire (*Du passé faisons table rase*), Remo Forlani se souvient dans *Toujours vif et joyeux !* (on l'a connu mieux inspiré pour les titres) d'une drôle d'époque : sa jeunesse à Montparnasse.

Entre 1945 et 1968, Forlani a côtoyé tous ceux, ou presque, qui comptaient dans la littérature, la peinture et le cinéma : Jacques Prévert, bien sûr, mais aussi André Breton, Dora Maar, Picasso, Camus, Sartre, Paul-Jacques Brel, Truffaut, Marker... On n'en donnera pas ici la liste exhaustive, ne préférant retenir que les meilleurs morceaux, si l'on ose dire. Car c'est bien à un festin que nous convie Forlani. Un festin d'humour, d'insolence et de tendresse. Malgré l'abondance des mets, on n'est jamais rassasié. Certes, notre hôte aurait pu nous éviter quelques trous normands, mais on ne va pas pinailler. La moindre anecdote devient, sous sa plume, un petit chef-d'œuvre d'ironie gouailleuse et anar.

UNE PARTIE DE PÉTANQUE AVEC MARCEL AYMÉ

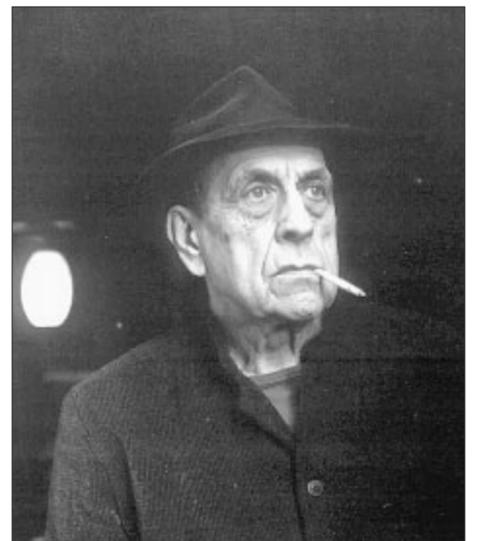
Après avoir été secrétaire de galerie d'art, Remo Forlani devient assistant metteur en scène. On le charge d'aller chez Marcel Aymé, qui séjourne alors à Grosrouvre, prendre livraison d'un travail : l'adaptation de *Boitel*, de Maupassant. Peu loquace, comme à son ha-



bitude, Aymé lui remet sa « punition » et lui propose une... partie de pétanque. « Ça va m'amuser autant que d'assister à une projection de film suédois sans sous-titres », écrit Forlani. Mais mon grand écrivain sort déjà les boules de compète en cuivre qui brillent comme de l'or, et le cochonnet en olivier. »

MITTERRAND CHEZ L'ORÉAL

Après-guerre, Forlani boucle ses fins de mois en travaillant pour les studios de la publicité L'Oréal-Monsavon, au 11, rue Boissy-d'Anglas. Outre Lucien Combelle et Jean-François Chiappe, il y croise de temps en temps le directeur du magazine *Votre beauté* : « Un homme pas bien haut mais se tenant bien droit, coiffé comme un danseur de tango et peu souriant. On se dit « pardon monsieur je vous



Après-guerre, Remo Forlani a côtoyé tous ceux qui comptaient dans la littérature, la peinture et le cinéma. (Photo A. Février.)

en prie » et pas grand-chose d'autre. Il a pas le genre maison, ce bonhomme qui est loin de se douter que le *jeunot* qu'il croise deviendra une célébrité. Et lui il deviendra quoi ? » Lui, c'est François Mitterrand...

ALAIN RESNAIS, AMI MALGRÉ TOUT

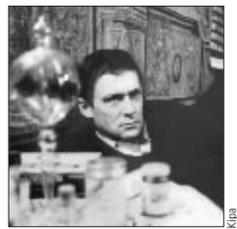
C'est l'une des personnalités dont Forlani parle le plus dans son livre. « Si tout roule comme faudrait, le moment viendra où je serai le Prévert de Resnais qui sera mon *Carné* », avoue-t-il page 255. L'occasion se présente. Resnais lui a demandé d'écrire le scénario d'un film intitulé : *Un dimanche tous ensemble*. Forlani ne le terminera pas. « Resnais, toujours chic type, ne m'a pas fait de scène, se souvient-il. Quand il en a eu marre d'attendre, il a demandé à quel-
qu'un d'autre de lui écrire un scénario. A une dame de gauche un peu célèbre pour avoir narré, dans un style à mes yeux abominable, sa jeunesse en Indochine. » La dame, c'était Marguerite Duras. Et le film, *Hiroshima mon amour*.

UMBERTO ECO INSOLITE

Fou de bulles, Forlani se rend à Bordighera, en Italie, suivre un congrès organisé par le club de la bande dessinée. Certains exposés de spécialistes, portant sur « le sens du tragique dans le Tarzan de Hooggarth », ou « L'humour destructeur de Pim Pam Poum », l'ennuient profondément. C'est alors qu'Umberto Eco propose de lui faire visiter sa province natale à bord de sa voiture. Et surtout de lui faire goûter la spécialité culinaire de la région : La galette de farine de fèves. Une friandise « indigeste comme pas permis », souligne Forlani. Ce qui lui inspire cette phrase : « Eco finira par devenir un des plus célèbres écrivains du siècle numéro vingt. Pour moi il sera à tout jamais l'homme en compagnie de qui j'ai le plus pété. »

LE COCKTAIL DE MAURICE RONET

Forlani et son vieil ami Maurice Ronet (« Momo ») partent en Espagne, à Casteldelfels près de Barcelone, préparer le pre-



mier film de l'acteur en tant que réalisateur, *Le Voleur de Tibidabo*. Après l'avoir saoulé dans l'avion avec ses commentaires acides sur les touristes, les marxistes, les pêcheurs à la ligne, les hommes portant des shorts, les joueurs de belote, les buveurs de pastis, ceux qui aiment l'accordéon, Prévert, mais n'ont pas lu Barrès et Drieu, Ronet va lui révéler la recette d'un drôle de cocktail qu'il absorbe tous les matins avant son café : « Une mixture composée de jaune d'œuf, d'aspirine écrasée à la petite cuillère, d'Alka-Seltzer, de jus de citron. Délicatement aromatisée avec un soupçon de vodka. » Santé !

GODARD ET LES PÂTES

Au retour de ce périple, Forlani est invité à déjeuner par Godard. La rencontre a lieu à La Mamma, rue Marbeuf (ses déjeuners avec Truffaut se déroulaient au bar du sous-sol du Prismic). Forlani espère se voir proposer un scénario. En fait, Godard le regarde entortiller ses spaghettis. « Vous faites ça rudement bien », lui dit-il. Silence. L'addition arrive. Godard lui pose enfin des questions sur Maurice Ronet et Anna Karina. Mais Forlani repart bredouille.

TOUJOURS VIF ET JOYEUX ! de Remo Forlani Denoël, 21 €.

Un roman-univers

Maurice G. Dantec fait partie de ces trop rares romanciers contemporains qui possèdent un inébranlable souffle littéraire. Ecrire, chez lui, est un besoin vital, une nécessité intérieure. Après Houellebecq, avant Ravalec, Dantec a pris le parti d'une littérature romanesque à thèse, décrivant de manière apocalyptique et paranoïaque le monde qui nous entoure. Son nouveau et massif roman-univers (820 pages), *Villa Vortex*, n'échappe pas à la règle. L'intrigue de ce thriller métaphysique, véritable « Big-bang romanesque », pourrait se résumer en quelques phrases : le 11 septembre 2001, l'inspecteur Georges Kernal décroche son téléphone qui lui explose au

visage. Agonisant, il remonte le temps et se remémore les dix dernières années de sa vie, période intense où il traqua un tueur en série qualifié de « criminel roboticien ».

Avec une écriture jubilatoire, riche, violente, moins convulsive que dans *Babylone babies*, *Villa Vortex* décrit l'histoire de la fin du XX^e siècle à travers celle d'un filic déjanté. On y assiste à l'effondrement du monde, depuis la chute du mur de Berlin jusqu'à celle des Twin Towers. *Villa Vortex* se veut un roman protégé et prophétique. Dantec a l'ambition d'en faire un livre absolu. Il dose les genres, maîtrise, innove, mais reste inclassable... O. D.

DÉCRYPTAGE

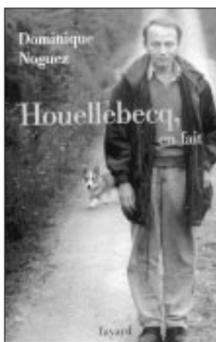
Trois écrivains au banc d'essai

Ecrire sur un écrivain vivant est un défi. Dominique Noguez, François Ricard et Philippe Delannoy ont voulu montrer que ce n'était pas une gageure.

Sébastien Lapaque

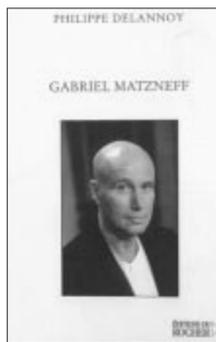
HOUELLEBECQ L'EXTRAVAGANT

A la toute fin du XX^e siècle, alors qu'on croyait la littérature incapable de remuer quoi que ce soit, Michel Houellebecq a réussi l'exploit de jeter un livre au cœur du débat comme un pavé dans la mare. Même ceux qui ne lisent plus sont revenus au roman pour avoir leur mot à dire dans la grande querelle des *Particules élémentaires*. Plateforme a suivi, aussi discuté. Ce seul mérite suffit à situer l'extravagant romancier-poète au-dessus de la mêlée – celle de ses détracteurs comme celle de ses amis empressés de grappiller des miettes de son succès dans son sillage. Vieux fidèle du premier carré, Dominique Noguez paye une dette d'amitié et d'admiration dans un livre mêlant analyses et pages de journal intime. L'homme Houellebecq y est aussi présent que l'œuvre, gainsbarisé à souhait.



KUNDERA, LE SECRET

Ceux qui préfèrent Ignace de Loyola aux jésuites et Karl Marx aux marxistes et Céline aux céliens seront d'accord pour préférer Milan Kundera aux kundériens. Organisés en église autour de livres du maître, propagateurs de dogmes indiscutés, ils réussiraient presque à nous passer le goût de relire *La Plaisanterie*. François Ricard, l'excellent auteur de *La Génération lyrique* (Climats), vient secouer cette torpue avec un essai qui éclaire l'art et la manière du maître en soulignant sa singularité.



MATZNEFF, LE PAÏEN

« Païen imprégné d'orthodoxie, végétarien qui aime la viande, pédéraste qui aime les femmes – ou l'inverse, Gabriel Matzneff est aiguilloné par le sexe, passionné par le Christ, la Russie, l'écriture, l'antiquité gréco-romaine » : ainsi Philippe Delannoy résume-t-il une esthétique du paradoxe dans laquelle Matzneff a peut-être fini par se perdre – ce qui n'empêche pas quelques-uns de ses livres d'en faire un des écrivains les plus attachants de sa date.

« Gabriel Matzneff » de Philippe Delannoy, Rocher, 12 €, et « Matzneff, l'exilé absolu » de Vincent Roy (Michalon).

Nomination pour le MOLIÈRE du meilleur spectacle musical

LA COMPAGNIE FRANÇOIS PERIER

THEATRE DE LA PORTE ST MARTIN

ET POLY-FOLIES

PRESENTENT

LE QUATUOR

« SUR LA CORDE RÊVE »



JEAN-CLAUDE CAMORS, PIERRE GANEM, JEAN-YVES LACOMBE, LAURENT VERCAMBRE

MISE EN SCÈNE : ALAIN SACHS

LOCATION : 01 42 08 00 32 / 0 892 702 803 (0,34 €/MN)

PREMIÈRE 18, RD ST MARTIN 75010 PARIS, DU MARDI AU SAMEDI À 20H30, DIMANCHE À 15H30

INVITATIONS



LE FIGARO

vous invite

au Théâtre du Châtelet

le dimanche 13 avril à 11 heures

pour le concert

de Anne GASTINEL, violoncelle,

accompagnée

par l'Orchestre Français des Jeunes

Direction :

Emmanuel KRIVINE

Au programme :

Schumann - Tchaïkovsky

Pour assister au concert composez le 3615 FIGARO (0,34 € la minute) ou par Internet www.lefigaro.fr

Invitation pour deux personnes dans la limite des places disponibles.